

ANDRÉA MONTEREY

An illustration of a man and a woman standing in a city at night. The man is on the left, seen from the back, wearing a dark suit. The woman is on the right, facing forward, wearing a dark, form-fitting dress. The background is a stylized cityscape with tall buildings, some of which are illuminated with a red glow. The overall color palette is dark with prominent red highlights.

*Sans promesse
et cent souffrances*

Andréa Monterey

Sans promesse et cent
souffrances

© Andréa Monterey, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2602-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**TOUTE RESSEMBLANCE AVEC DES PERSONNES OU DES SITUATIONS EXISTANTES
OU AYANT EXISTÉ NE SAURAIT ÊTRE QUE FORTUITE**

*Il y a des hommes qui vous prennent pour leur plaisir égoïste,
Et il y a ceux qui vous emportent pour co-naître ensemble.*

Chapitre 1 :

Avec ou sans Gargouillou !

Il fait un temps magnifique en ce 20 mai 2020. Nous sommes sortis depuis peu du confinement en raison du SARS-CoV-2. Tellement de « vingt » dans cette date, comment aurions-nous pu imaginer que cette année déroutante serait capable de nous mettre en « quarantaine » ? Je n'ai pourtant pas l'intention de profiter du soleil, en tout cas pas tout de suite. J'avais pris l'habitude, entre deux séances de télétravail, de siroter mon café sur ma terrasse. Aujourd'hui, je suis stressée à l'idée de ce que je pourrais apprendre ces prochaines minutes. Je compte sur ma bonne étoile pour m'épargner une nouvelle épreuve. Je crois que j'ai toujours eu de la chance dans ma vie, il n'y a pas de raison pour qu'elle tourne les talons maintenant. Pourtant...

La phrase « Ce n'est pas terrible, mais cela pourrait être pire » a résonné phonétiquement dans mon oreille quelques secondes avant d'être finalement interprétée par mon cerveau. Cette poignée de mots jetés par sa bouche, rapidement et maladroitement, a sonné le début du reste de ma vie. Elle s'était appuyée sur la table d'examen, celle-là même sur laquelle j'étais allongée il y a huit jours pour passer une échographie, puis pour réaliser deux biopsies. Au moins, nous mettons fin à cette attente interminable, veille de jeudi de l'Ascension. Si les résultats n'étaient pas tombés aujourd'hui, j'aurais dû attendre la fin de ce long week-end pour connaître mon sort. Le fax annonçant les résultats d'analyse (parce que les résultats n'arrivent pas par courriel chez eux, on est encore au fax !) était arrivé dans la matinée. Un rendez-vous m'a été proposé pour 13h15. Aucun résultat n'est jamais communiqué par téléphone.

— C'est donc cancéreux ?

— Oui, c'est un cancer du sein, mais ce n'est pas le pire des cancers du sein.

— Ah....

— Dîtes-moi dans quel centre anticancer vous souhaitez être suivie afin que je fasse suivre les analyses.

— Euh... je vais réfléchir....

Je restais ainsi interdite, assommée. Sans aucune autre explication, la radiologue a ensuite plié les feuilles de résultats ainsi résumés dans une enveloppe avant de me la remettre et de m'indiquer que désormais je serai suivie

dans un centre anticancer. C'était à moi de lui indiquer lequel je choisissais, puis ce centre me contacterait. Elle me dit au revoir, probablement pressée par les rendez-vous qui l'attendent l'après-midi, avant de partir pour 4 jours de repos certainement mérités. Je sors dans la rue, sous un soleil écrasant, en m'interrogeant tout d'abord : « où je suis garée déjà ? ». Je démarre et je rentre chez moi, sans aucune émotion, tel un automate branché sur pilotage automatique, mais en me demandant si j'avais bien compris, car il me semblait bien que l'on venait de m'annoncer, tout simplement, que j'avais un cancer du sein. Mes épaules me paraissent surchargées, mes jambes molles, mon corps tout entier me semble lourd à traîner. Comment mon sein droit a-t-il pu me fabriquer un cancer si sournoisement qu'il n'a été révélé qu'à l'occasion d'une mammographie de contrôle ? Quel mal vicieux ce crabe !

Une fois sur mon canapé, j'ouvre l'enveloppe et je découvre les trois feuilles. Le fax n'a pas eu la capacité de faire des copies droites, toutes les indications paraissent de travers. J'y découvre un vocabulaire qui ne m'est pas familier avec des Ki67, des grades II, des absences de ceci, des présences de cela, et des récepteurs aux hormones, beaucoup de récepteurs, avec des cellules positives à plus de 90%. J'ai l'impression de me noyer sur mon canapé, mais je n'ai pas appris à nager en pareille tempête. La radiologue ne m'a rien expliqué puisque j'ai été invitée à partir après sa phrase pour le moins vulgarisée, elle avait d'autres patientes à voir. C'est pourtant un centre de radiologie de la femme connu à Montpellier. Elle doit avoir l'habitude de donner des mauvaises nouvelles dans son métier, hélas. Fait-elle toujours ainsi ? Un peu plus de délicatesse aurait été apprécié. Et puis à quoi bon ? Il faut avaler l'annonce de toute façon. Peut-être n'avais-je pas su poser de questions. D'un autre côté, elle ne m'avait pas montré les informations imprimées et ne les avait pas commentées.

Je passe ensuite mon après-midi à surfer sur internet pour tenter de déchiffrer ces feuilles. Je ne suis pas pressée d'annoncer la nouvelle à Bob, l'homme de mon cœur. De toute façon, il fait la tête depuis que je lui ai annoncé que je partais avec ma fille du côté de La Grande-Motte chez un ami pour y passer le week-end de l'Ascension. Pas question de modifier mon agenda pour lui faire plaisir, pas de changement non plus malgré le tsunami qui se joue dans mon esprit. Ce séjour tombe à pic pour me changer les idées, bien plus qu'attendu. Initialement, je devais partir à Porto avec mon amie Marie. Nous avions tout réservé depuis le mois de janvier, mais les conditions sanitaires ont changé la donne. Ce sera donc La Grande-Motte, sans Marie. Qu'il gère seul sa crise de

jalousie, j'ai une grosse « digestion » à amorcer. Je finis mon après-midi dans le salon de Carole, ma coiffeuse. Le rendez-vous au salon était pris depuis un moment, et peu de créneaux sont disponibles en raison de la sortie de confinement. Ce n'est pas un cancer du sein qui me le fera annuler ! Je lui annonce la nouvelle lorsque la coupe est finie, et là pour la première fois depuis l'annonce, une larme perle au coin de mon œil.

J'envoie un courriel à Bob en soirée pour lui annoncer la « couleur » de l'analyse anatomopathologique des deux biopsies et je lui envoie la photo des 3 feuilles de résultats. Il n'a même pas pris la peine de prendre des nouvelles en journée, sachant pourtant que j'allais voir la radiologue. Il me répond par courriel qu'il est désolé d'apprendre cette nouvelle, mais il fait sa tête des mauvais jours, il se dit « toujours en colère » parce que je vais dormir chez Éric. Savoir la présence de ma fille Tiphaine pendant ce long week-end ne l'adoucit pas. Grosse déception qu'il se porte absent moralement alors que chacune des cellules de mon corps tente d'intégrer l'annonce de la maladie dans leur ADN. Ce n'est pas ma première déception à son sujet, et il saura faire mieux que cela dans ce registre-là. Et puis, Éric est un ami, il n'a pas de raison de faire son jaloux. Non pas maintenant... J'ai besoin de savoir qu'il tient à moi, qu'il sera là moralement pendant les mois à venir, à défaut de vivre à côté de moi. Je ne vais tout de même pas m'excuser de partir passer quelques jours chez un ami. Comme il peut m'agacer quelques fois. Il me propose quoi, lui ?

Je ne dis rien à Tiphaine. J'ai envie que nous passions un bon moment ensoleillé mère-fille. Nous ne nous voyons pas souvent. Elle venait souvent me voir à Montpellier jusqu'à ce qu'elle rencontre son Gabin. Elle a 25 ans et poursuit ses études de droit à Paris pour devenir notaire. Je l'aime plus haut que les étoiles et plus profond que l'océan. Tellement peur de la rendre soucieuse et malheureuse au gré du parcours qui m'attend et qui reste totalement inconnu pour l'instant. J'arrive assez bien à lui cacher mes préoccupations. J'en parle à mes amis de La Grande Motte réunis chez Eric quand elle part se promener sur la plage. J'ai les larmes aux yeux en leur annonçant la nouvelle, il semble alors que les émotions sortent un peu, à dose homéopathique. Leurs réactions, en particulier, m'indiquent que le sujet est grave. Ils me prennent dans leur bras et cela me fait un bien fou.

Bob essaie de me joindre plusieurs fois sur mon portable pendant le week-end, mais je ne réponds pas. Il m'indique alors par SMS qu'il est parti faire des courses et que je suis alors libre de pouvoir le joindre pendant le prochain quart d'heure. Il m'indique aussi qu'il a contacté un spécialiste de l'analyse

pathologique des tumeurs et qu'il peut alors m'expliquer ce que l'expert lui a indiqué. Je n'en ai pas envie. J'avais besoin de lui le jour de l'annonce, mais il faisait la tête, et il était chez lui. Il aurait pu trouver une excuse pour venir me prendre dans ses bras. Il est capable de le faire pour moins que cela. Maintenant, je suis avec mes amis, qui ne sont pas experts en tumeur, mais qui m'entourent de toute leur amitié bienveillante, et je suis bien motivée aussi à ce que Tiphaine ne se doute de rien jusqu'à ce qu'elle reprenne son TGV dimanche soir.

Le lundi suivant, je me rends à mon bureau qui se trouve en face du sien. Plutôt que d'imaginer qu'il va être réconfortant à mon égard, je me demande s'il va encore me faire une crise de jalousie. Nos portes ne sont pas exactement en face l'une de l'autre, elles sont à peine décalées, et séparées par le couloir. Je dois d'abord passer devant son bureau pour arriver au mien. Il est capable de reconnaître mes pas dans le couloir annonçant mon arrivée. Son oreille exercée peut même reconnaître les chaussures qui accessoirisent ma tenue. Il lève donc la tête lorsque je passe à la hauteur de sa porte, grande ouverte. Je laisse échapper un « bonjour » habituel et professionnel tout en continuant mon chemin. Je branche mon Macintosh aux câbles en attente sur ma table. Je ne suis pas encore assise qu'il vient me proposer un café.

En raison des recommandations sanitaires COVID-19, la salle de repos du laboratoire est rendue hors service. Bob, directeur du centre de recherche médicale, s'est autorisé la possibilité d'avoir une cafetière dans son bureau, posée sur un vieux meuble en bois laqué qu'il a chiné. Il m'invite alors à prendre un café. Il referme sa porte, ce qu'il évite de faire habituellement quand nous sommes tous les deux afin d'éviter les rumeurs qui n'ont pas besoin d'autant de précautions pour jaser à notre propos. Après m'avoir déposé un baiser sur les lèvres, il préfère s'asseoir sur un fauteuil visiteur près de moi plutôt que sur « le » fauteuil de l'autre côté de sa table ; sa place, celle du boss redouté par beaucoup dans notre sphère professionnelle. Ces fauteuils visiteurs, en cuir noir et acier chromé, chics et sobres, choisis par mes soins, équipés de soi-disant patins antiglisse, avaient déjà rayé tout le parquet en teck, reflétant les nombreuses visites à cette même place. Ne pensez pas que nous avons tous un parquet en teck dans nos pièces. Seul le directeur avait cette finition personnalisée, et il laissait entendre qu'il avait payé sur ses propres deniers l'architecte d'intérieur qui avait aménagé cette pièce à sa demande. Il a quelques fois tendance à confondre ses deniers propres avec les deniers à usage collectif... Sur le thème d'une cabine de bateau, son bureau est atypique dans cet imposant bâtiment métallique, avec une banquette sur un côté qui lui permettait de réaliser

des moments de sieste.

Cet homme avec lequel je travaille depuis 8 ans est devenu l'élixir de jeunesse et de féminité dont j'avais tant besoin sans même m'en rendre compte. Cet homme est aussi mon directeur, ce qui ne me facilite pas la vie. Cet homme imposant physiquement, grand et trapu comme un rugbyman de 3e ligne, au charisme attirant, impressionnant intellectuellement, renommé professionnellement jusqu'au bout du monde, intouchable, interdit, car marié, à l'égoïsme exacerbé, avait changé ma vie. Autant il pouvait m'agacer à maintes occasions, autant je me sentais comme aimantée en sa présence.

Il m'indique alors ce que le spécialiste lui a dit, en précisant tout d'abord qu'on ne meurt pas de ce cancer et que je ne dois pas me faire de souci pour ma fille, car je continuerai de l'accompagner dans la vie. En me disant cela, à ma grande surprise, il pleure. De grosses larmes coulent sur ses joues. Je l'avais déjà vu une ou deux fois avec les yeux luisants à l'occasion d'inoubliables moments de tête-à-tête dans des lieux exceptionnels à l'autre bout du monde. Ce n'est pas un homme qui affiche facilement ses sentiments, et il n'en parle presque jamais d'ailleurs. Seule sa colère brutale, son côté « soupe au lait », saupoudrée de son expression favorite « bordel à queue » rayonne dans les couloirs du laboratoire quand il n'est pas concentré à écrire de la science.

J'essuie ses yeux en trouvant un paquet de mouchoirs sur son bureau. Il est sincèrement touché par ce qui m'arrive. En l'observant si triste, je me dis que ma situation, si elle n'est pas mortelle, reste néanmoins sérieuse et je n'ai peut-être pas pris conscience, encore, de sa gravité. On se lève et il me serre dans ses bras. Ce moment ne dure jamais assez longtemps pour moi, j'ai à peine le temps de recharger mes batteries. J'aurais aimé qu'il m'enlace déjà mercredi lorsque l'annonce m'avait assommée. Mais non, comme à mon habitude, j'ai dû gérer toute seule. Mais depuis mercredi, j'avais repris le dessus. Je savais que j'allais me battre. Avant le combat, je retourne travailler dans mon bureau, il y a urgence à ce que je finalise certains dossiers avant la chirurgie.

Le lendemain matin, je fais mes premiers pas à l'Institut anticancer. J'ai eu l'occasion de passer devant cet Institut à maintes reprises en me rendant au centre-ville. J'avais toujours une pensée émue qui me disait que c'était un endroit à éviter, car lorsqu'on le fréquente, ce n'est pas bon signe. C'est pourtant mon tour, je dois subir une nouvelle biopsie sous mammographie cette fois. L'impressionnant équipement qui sert à cela s'appelle un mammothome et ne se trouve pas dans les petits cabinets de radiologie. L'examen consiste à prélever par aspiration du tissu dans de nombreux endroits du sein et nécessite d'être